

Jacques Cortès
Président fondateur du GERFLINT

Littérature maghrébine de langue française

La littérature maghrébine de langue française couvre aujourd'hui une vaste période divisée en trois ou quatre « générations » depuis le temps initial de la colonisation jusqu'à cette prochaine année 2012 où l'Algérie fêtera un demi siècle d'indépendance. Les rapports entre le pays, la langue française et la France ont été et restent toujours passionnels. Kateb Yacine, par exemple, écrivait en novembre 1962, dans le n° 311 de la revue *Esprit*, consacré au *Français langue vivante*, un véritable petit bijou de 4 pages intitulé *Le jardin parmi les flammes*. Métaphore très claire : le jardin, c'était déjà la langue française identifiée au paradis, mais les flammes, *a contrario*, c'étaient aussi les affres du remords, identifié à l'enfer. En parlant et en écrivant le français avec délices auprès d'une « sémillante institutrice » dont il était tombé « fort amoureux », le petit Kateb était déjà conscient d'abandonner sa mère (non francophone). Il ressentira toute sa vie cet abandon comme une trahison insoutenable : « *Jamais je n'ai cessé (..) de ressentir au fond de moi cette seconde rupture du lien ombilical, cet exil intérieur qui ne rapprochait plus l'écolier de sa mère que pour les arracher, chaque fois un peu plus, au murmure du sang, aux frémissements réprobateurs d'une langue bannie, secrètement, d'un même accord, aussitôt brisé que conclu...* ». Et la conclusion est d'une infinie tristesse : « *Ainsi avais-je perdu tout à la fois ma mère et son langage, les seuls trésors inaliénables - et pourtant aliénés !* ».

Si l'on observe syntaxiquement le titre générique de ce numéro 13 de notre revue, on découvre sans peine que la syntaxe de position à la française renforce l'idée d'un lien insécable entre les termes. Les deux déterminants du substantif *littérature (maghrébine et de langue française)* ne fonctionnent pas, en effet, en juxtaposition égalitaire mais en subordination, le second caractérisant le premier de telle sorte que l'ensemble est à prendre comme une unité lexicale complexe (un *synthème* dans la terminologie de Martinet). D'où un sentiment de victoire, mais atténué par une certaine amertume virant au pessimisme. La liberté dont on s'empare apparaît aussi comme un marché de dupes puisqu'elle dépossède le vainqueur de quelque chose qui plonge ses racines dans l'émotion des souvenirs.

Pour filer la métaphore, disons qu'on ne peut pas plus dissocier les deux déterminants du mot *littérature* que les liens unissant le Maghreb et la France, si vives soient encore aujourd'hui les rancœurs, reproches et incertitudes que, de part et d'autre, on garde sur le cœur. Sans doute peut-on remplacer *française* par un autre adjectif : *arabe*,



anglaise, espagnole, chinoise etc. mais cela serait simplement juste du point de vue syntaxique car, dans la réalité, même l'adjectif *arabe*, en association avec *maghrébine*, risquerait de couvrir un domaine littéraire encore relativement exigü. La vérité est donc là, source d'un certain déséquilibre, d'un sentiment de « brisure », d'un imaginaire un peu condamné au « mimétisme », comme le disent - mais avec beaucoup de nuances - les auteurs d'articles ici rassemblés.

Et cela, par exemple, saute aux yeux dès le premier d'entre eux, sous la plume de Belkacem Mebarki : « *Le discours le plus pernicieux (..), car encore à la base d'un grand nombre de productions littéraires, est, sans conteste, celui qui cultivait (et le fait donc encore) chez l'Algérien dépossédé de son histoire et de son nom un véritable et nuisible complexe d'infériorité par rapport à l'Occidental. Le lecteur peut aisément vérifier la force et la ténacité de ce complexe dans les romans algériens produits lors de la colonisation, même ceux qui se voulaient comme les défenseurs de l'identité algérienne, ceux de l'émigration, qui font du conflit des espaces en présence leur thématique majeure, ou même quelques romans actuels* ».

Mais telle qu'elle se présente, avec ses refus, sa pudeur, sa colère parfois, son esprit, son humour, sa profondeur toujours, la littérature maghrébine de langue française appartient désormais à l'immense famille des littératures francophones et y occupe une place de plus en plus importante, même si sa diffusion nationale et internationale n'en est qu'à ses débuts. On découvrira dans ce numéro des pages fortes et belles sur (je cite dans le désordre pour n'avantager ou désavantager aucun des auteurs étudiés) les œuvres de Mouloud Feraoun, Mohamed Dib, El Mahdi-Acherchour, Driss Chraïbi, Fatema Bekhai, Nabile Farès, Kateb Yacine, Faïza Guene, Karim Sarroub. On trouvera aussi des commentaires pertinents sur *l'Opium et le bâton* de Mouloud Mammeri, magistralement mis en scène cinématographique par Ahmed Rachedi.

Cette littérature-là mériterait d'être mieux connue de part et d'autre de la Méditerranée, mais c'est hélas loin d'être le cas. Je me suis livré, pour cela, à une petite vérification dans deux ouvrages critiques portant sur le roman contemporain (publiés à 50 ans d'écart entre le premier et le second) : *L'Histoire du Roman Moderne* de R.M. Albérés (Albin Michel 1962), et *Premier bilan après l'apocalypse* de Frédéric Beigbeder (Grasset, 2011). Le premier mentionne seulement - et très chichement - Mouloud Mammeri et Mohamed Dib. Le second établit le *Top 100* des lectures de l'auteur et, à ma grande surprise, on ne trouve dans ses choix aucun auteur maghrébin. Bien entendu, il n'est pas dans mes intentions de forcer qui que ce soit à lire la littérature d'outre Méditerranée, mais je pense que la relative indifférence du lectorat français à l'égard de ces œuvres dont la Francophonie ne peut que s'enorgueillir, est moins intentionnelle que due à une incompétence éditoriale doublée très certainement d'une mauvaise vision politique et de pas mal de préjugés.

J'ai eu l'occasion de m'intéresser, dernièrement, à un projet scientifique portant sur les pays riverains de la Méditerranée. L'objectif visé, sous l'égide d'un grand organisme international, était de promouvoir la place de l'Écrit francophone dans l'Enseignement Supérieur où, très paradoxalement, il n'existe pas vraiment de formation suivie, quel que soit le domaine considéré. Partant de l'expérience internationale du GERFLINT en matière d'édition de revues scientifiques francophones, je me situais donc dans une perspective de formation à l'écriture scientifique de jeunes doctorants, qui - de

mon point de vue - avait toutes les chances d'être convaincante et efficace dans un ensemble de pays où le français est à la fois véhiculaire mais aussi, à bien des égards, vernaculaire. J'ai eu l'immense surprise de découvrir alors que le projet à présenter, devait être formulé en anglais pour mériter d'être étudié, et cela bien que l'Autorité destinataire fût solidement francophone et que le thème du projet - répondant à la demande des pays concernés - fût explicitement l'écriture scientifique francophone. Comment s'étonner, dès lors, de constater les difficultés considérables que rencontre la littérature maghrébine d'expression française à trouver la place qui devrait être la sienne dans les pays francophones en général et en France tout particulièrement ? Si l'on poursuivait dans la voie ridicule qui précède, il ne serait pas étonnant, bientôt, que pour publier un roman maghrébin, l'éditeur en vienne à demander à l'auteur de le traduire en anglais. La mondialisation tourne parfois au ridicule le plus consternant.

Ce numéro 13 de la revue *Synergies Algérie* est à inscrire sans réserve sur la liste des essais contemporains visant à rendre hommage à une littérature bourrée de talents, ouverte sur la pluralité des rapports humains, audacieuse même lorsqu'elle s'attaque avec détermination et passion aux « souffrances, aspirations et rêves des femmes à travers des personnages - féminins et masculins - tirillés entre l'émergence de l'individu en tant qu'entité libre de ses choix et le poids d'une société qui a tendance à dissoudre l'individualité jusqu'à l'effacer dans le groupe »¹.

La revue Synergies Algérie tient à exprimer ici à Madame Claude Cortier, Attachée de coopération pour le français à l'Ambassade de France à Alger, ses biens sincères remerciements pour son aide précieuse et ses encouragements tout au long des quatre années qu'elle a passées en Algérie. Madame Cortier poursuit sa carrière à Marrakech (Maroc) dans des fonctions analogues. Nous lui souhaitons plein succès dans son nouveau poste.

¹ Citation empruntée à <http://fr.wikipedia.org> (littérature maghrébine francophone)